

La Maison-Dieu, 129, 1977, 7-37.

Henri DENIS

PROBLÈMES PASTORAUX AUTOUR DE L'EUCCHARISTIE

A lui seul, ce titre proposé pour cette contribution est assez révélateur. Parler de problèmes *pastoraux* autour de l'Eucharistie, c'est accepter qu'il y ait au moins deux situations pour cette réalité : dans la pastorale, d'une part, — et ailleurs, d'autre part, c'est-à-dire en dehors de la pastorale. Cette première remarque, très naïve, fait droit à deux statuts de l'Eucharistie dans l'Eglise :

1. L'Eucharistie est d'abord là où elle se fait. Là où elle se vit. Pourrait-elle exister ailleurs, si elle ne nous avait pas été livrée ainsi, comme une action, l'*actio* par excellence ?

2. Mais l'Eucharistie existe aussi là où l'on tient un discours sur elle. Il s'agit d'une sorte de *trésor*, toujours disponible, même lorsqu'on n'est pas en train d'en user *hic et nunc*. Par exemple, l'Eucharistie existe dans son origine historique (l'institution par le Christ). Elle se manifeste dans une tradition variée de vingt siècles de vie d'Eglise. Elle est présente paradoxalement dans tout ce qui n'est pas eucharistie du pain et du vin (toutes les prières d'action de grâces). Enfin elle se réfléchit dans un discours organisateur et organisé, de type doctrinal, le discours théologique (il y a une théologie de l'Eucharistie).

Dès lors, parler de l'Eucharistie dans la pastorale, c'est accepter

un rapport dialectique permanent entre l'Eucharistie telle qu'elle se fait aujourd'hui et l'Eucharistie telle qu'on ne cesse de la recevoir sous différentes formes par tout le passé de l'Eglise et de la penser par toute la tradition théologique relative à son sujet.

A cette remarque préliminaire s'en ajoute une autre, qui concerne la conjoncture présente. Il serait imprudent d'ignorer le moment précis où une telle réflexion est proposée. Nous sommes au début de l'année 1977, dans l'Eglise de France. Les évêques français se sont réunis à Lourdes au trimestre dernier, et ils ont écrit une lettre aux catholiques (sans parler d'autres documents ayant trait au ministère eucharistique ou à l'assemblée chrétienne). C'est dire que notre Eglise s'est manifestée au niveau de sa régulation pastorale et magistérielle. Mais ce n'est pas manquer de respect, bien au contraire, que d'ajouter ceci : une régulation épiscopale ne supprime pas les problèmes pastoraux, puisqu'elle les suppose. Profitant de cette conjoncture, nous nous proposons donc de réfléchir sur l'Eucharistie, dans sa dimension pastorale. Nous le ferons en trois temps, avec la conscience très vive de n'aborder que quelques points parmi d'autres. Dans un premier temps, nous analyserons les évolutions constatées dans les pratiques eucharistiques. Un second, plus théorique, tentera de fournir une sorte de « cadrage » et des points de repère dans cette évolution. Enfin dans un troisième temps, de retour aux questions pastorales, nous chercherons quelles sont les questions ouvertes.

Nous espérons ainsi ne trahir ni la *fidélité* que nous devons à l'Evangile et à ses porte-parole dans l'Eglise, ni la *fécondité* du mystère de l'Eucharistie, fécondité toujours imprévisible au cœur du monde et au sein des communautés chrétiennes.

I. EVOLUTIONS DE LA PASTORALE EUCCHARISTIQUE DEPUIS DIX ANS

Il serait bien impertinent de croire que la pratique de l'Eucharistie n'a évolué qu'à notre époque. Pourtant, il reste vrai que bien des déplacements se sont opérés depuis quelques années. Nous allons nous livrer à quelques constatations qui ne partiront pas des sommets doctrinaux, mais de réalités beaucoup plus humbles.

Ces réalités n'en sont pas moins significatives. Pour la commodité de l'exposé, nous distinguerons trois secteurs de cette évolution : celui qui correspond à la plateforme humaine de rassemblement (*où et avec qui fait-on l'eucharistie ?*). Celui qui concerne les rythmes des assemblées (*quand se rassemble-t-on ?*). Enfin celui qui touche aux modalités de la célébration, donc à son contenu, ou si l'on veut encore à son style (*comment célèbre-t-on ?*).

1. Evolution de la plateforme humaine de l'assemblée eucharistique

Où et avec qui se rassemble-t-on pour célébrer l'eucharistie ? Voilà bien la question apparemment la plus simple, mais déjà fort complexe. Car le choix ou la proposition de *lieux* de célébration induit un certain public. Annoncer une messe à tel ou tel endroit n'est pas indifférent. Essayons de regrouper ici des constatations bien connues, et d'en chercher le sens.

a) *Les divers déplacements de la « base humaine » de l'Eucharistie*

On nous excusera d'évoquer seulement les grandes lignes d'une évolution, faute de place. Espérons qu'à travers cette description schématique, le lecteur retrouvera des êtres de chair et de sang.

1. Notons d'abord un déplacement qui va *du territorial à l'électif*. Autrefois le rassemblement unique et uniforme (avec toutes les exceptions que l'on devra concéder)¹ partait du *territoire*. La paroisse convoquait le peuple « bigarré », à partir d'un quadrillage devenu très serré. Cette plateforme n'était pas sans relation avec le lieu des *baptêmes*. C'est à la paroisse que l'on baptise, même si l'on a quitté sa paroisse. Aujourd'hui, un mouvement s'amplifie, il est déjà bien amorcé, mouvement qui fait de la base humaine de convocation une réalité *élective*. Vont célébrer

1. Il est certain que le modèle paroissial, regroupant toute la population dans sa diversité, avait su inventer quantité de regroupements secondaires, selon les sexes, les âges, les situations sociales, la variété des exercices de piété, etc.

l'Eucharistie non pas ceux qui y sont appelés (ou contraints) par leur présence sur un territoire déterminé, mais ceux qui décident de se regrouper *volontairement*, avec — bien entendu — la certitude de pouvoir disposer d'un prêtre, encore facile à trouver. On choisit son regroupement eucharistique, un peu comme on « choisit » d'accepter son baptême, sans le subir. Cet aspect électif rejoint d'ailleurs bien des phénomènes culturels, particulièrement dans le monde urbain.

2. Un autre déplacement concerne les *solidarités* humaines. Il va des solidarités de voisinage à des solidarités *non-territoriales*. L'évolution des pratiques eucharistiques est aujourd'hui la conséquence d'une certaine dévaluation de l'habitat ou d'une déperdition de l'enracinement dans un sol. Certes, il faudra nuancer ce constat. Il reste que nos contemporains sont fortement marqués par la mobilité, en même temps qu'ils en sont victimes. La solidarité locale va se trouver recouverte, voire effacée, par d'autres solidarités (professionnelles, sociales, politiques, etc...). D'où la réaction instinctive : ne pourrait-on pas se retrouver au nom de ces nouvelles solidarités plus importantes, plus décisives, donc plus marquantes pour la signification de l'Eucharistie ?

3. Troisième déplacement à noter : celui qui va de l'*unitaire* au *diversifié*. C'est-à-dire de la solidarité uniforme du territoire aux solidarités humaines multiples. Nous assistons même ici à une sorte d'éclatement. On pouvait s'y attendre, à partir du moment où la décision élective l'emporte sur la base « naturelle » ou locale. Sans faire une typologie complète, rappelons quelques éléments de cette multiplicité :

- les rassemblements au titre d'une homogénéité *culturelle*, par exemple les milieux sociaux ou professionnels ;
- les rassemblements au titre d'une commune option *politique* ou *idéologique*, laquelle est plus ou moins explicitement reliée à une motivation évangélique ;
- les rassemblements au titre d'un projet *apostolique* ou *évangélique* (depuis les équipes d'action catholique jusqu'aux mouvements de vie évangélique) ;
- les rassemblements au titre d'une motivation proprement *ecclésiale*, par exemple des chrétiens poursuivant un but

communautaire, refaisant ainsi pour eux le tissu de l'Eglise et trouvant dans l'Eucharistie le sceau de leur unité ;

- le rassemblement au titre d'une réalité *spirituelle*, avec la promesse d'un renouveau, contrastant avec les dangers de sclérose. Par exemple, les mouvements charismatiques, dans le retour de l'Esprit...

b) Répercussions de ces déplacements sur la figure de l'Eucharistie

Il est intéressant de noter que de tels déplacements ne sont pas purement intellectuels ou notionnels. Ils existent au sein de modifications concrètes, particulièrement celles des lieux de célébration : l'Eucharistie change de visage. *Grosso modo*, disons que l'on est passé — en partie évidemment — de l'Eucharistie dans l'église-bâtiment (bâtiment consacré) à des Eucharisties dans les lieux les plus divers : Eucharisties de chapelles ou d'oratoires, organisées en raison de nouvelles solidarités ; Eucharisties dans les maisons de session, toutes proches du lieu de recherche et d'échange du week-end ; Eucharisties domestiques dans les salles de séjour ou les salons, ou encore dans des pièces plus familières ; Eucharisties « écologiques », en pleine nature, sous les ombrages de l'été²...

On mesure ainsi le chemin parcouru. Autrefois, dans l'église-bâtiment, il arrivait que l'on transformât l'autel en établi, en y ajoutant les outils du « travail des hommes ». Aujourd'hui c'est l'établi qui deviendrait l'autel dans le lieu de travail, la table de famille qui servirait de table du sacrifice, tandis que la salle de réunion se métamorphoserait en chapelle, et la tribune en autel. L'intention apparaît avec évidence : il s'agit de manifester *la continuité* entre l'Eucharistie et la vie, entre le sacrifice du Christ et les enjeux humains de tel groupe. Le christianisme doit être vécu comme l'assomption concrète de tout l'humain, ce qui ne veut pas dire que l'on en néglige nécessairement la transcendance.

2. Il est intéressant de constater qu'autrefois il fallait bénéficier du privilège de l'autel *portatif* pour célébrer l'Eucharistie en dehors de l'église-bâtiment (par exemple, les aumôniers scouts).

2. Evolution du « rythme » des assemblées eucharistiques

Nous passons du problème des lieux (humains) à celui du *temps* et de la *durée*. Personne n'est délivré de cette question, encore moins dans nos civilisations marquées par l'obsession de la montre (par exemple les émissions de radio, à l'heure du départ au travail). Le déroulement du temps structure nos existences, dans un mode surmené et sans cesse menacé par des échéances. Quelles sont les répercussions sur le rythme de nos célébrations eucharistiques ? Au risque de simplifier, retenons trois courants.

1. Le premier courant pourrait s'intituler : le passage du dominical *hebdomadaire* au dominical *trimestriel* (ou bimestriel). Tous les pasteurs font la même constatation : leurs églises sont « pleines à craquer » pour la Toussaint, Noël, Pâques, le 15 août... Les nouveaux saisonniers sont quelquefois, pour ne pas dire assez souvent, des anciens pratiquants hebdomadaires. On trouve aussi des paroissiens « irréguliers », qui ont franchi, non sans crainte, le tabou de l'obligation dominicale, mais — tout en se donnant un certain espace de respiration, dans la pratique — n'ont pas tout abandonné et maintiennent un rythme plus espacé³.

2. Un second courant serait à typer comme suit : le passage du dominical régulier à un dominical des *temps forts* et des *lieux plus significatifs*. Ces chrétiens, assez proches des précédents, se sont lassés d'une certaine uniformité des célébrations paroissiales. C'est pourquoi, dans l'impossibilité de se ressourcer à la monotonie des dimanches, ils cherchent des temps et des lieux nouveaux. Des *temps* nouveaux, d'abord : souvent sans rapport avec l'année liturgique ; ces moments privilégiés comportent une célébration eucharistique dynamique, au cours d'un week-end avec des chrétiens dont on se sent solidaire, sans oublier les enfants qui y sont intégrés ; on en reparlera longtemps ensemble, quand on se retrouvera. Mais aussi des *lieux* nouveaux : on

3. On pourrait considérer le rapport qui existe, ou non, entre ces nouveaux pratiquants et les fidèles du dimanche d'une part, et les pratiquants annuels d'autre part.

cherche un contraste avec la routine des lieux paroissiaux, on découvre un environnement favorable, on a besoin de verdure et de chlorophylle... Dans une ligne assez voisine, il faudrait citer également les cas relativement fréquents de chrétiens qui participent à une cérémonie de mariage, ou autre, un samedi soir et pour qui cette célébration équivaut largement à une messe dominicale, au moins dans le meilleur des cas.

3. Notons enfin un troisième courant, que l'on appellerait le passage *du dominical au ferial*. Pour certains chrétiens, le rassemblement eucharistique le plus important, sauf exception, n'aura pas lieu le dimanche mais un jour de semaine. Ce phénomène est connu, au sein des groupes structurés et des équipes régulières, là où la dominante culturelle ou apostolique prime toutes les autres. Un tel phénomène n'est pas sans lien avec l'évolution du dimanche et du week-end. Alors qu'autrefois, le dimanche rural était sous le signe du rassemblement sacré et eucharistique, avec la contrepartie de l'interdiction sabbatique des œuvres serviles, aujourd'hui le dimanche des résidents secondaires est le lieu d'un repos actif, d'un bricolage de détente, en habits fort peu endimanchés, au point que pour certains le rassemblement eucharistique paraît quelque peu extrinsèque ou surajouté.

Nous voici donc parvenu à une question assez redoutable, plus qu'il n'y paraît au premier abord. Il s'agit en effet du rapport qui peut exister entre l'Eucharistie (dans l'Eglise) et la structuration du *temps*. Jusqu'ici la dimension *cosmique* de la messe se manifestait clairement dans la répétition hebdomadaire du sacrifice du Christ qui rachetait le temps en le récapitulant et en ouvrant ainsi l'avenir du huitième jour. Or, s'il est vrai qu'aujourd'hui le rythme *solaire* affecte encore assez profondément nos contemporains des pays tempérés (que l'on pense à l'exploitation économique de la neige et du soleil !), on a l'impression que le rythme hebdomadaire (basé sur la *lune*) a perdu de son amplitude, tout comme la nature elle-même (le paradigme perdu). La semaine est devenue une sorte de séquence commode pour rendre le travail de production moins insupportable. On mesure la conséquence : que devient, dans ces conditions, la célébration de la *Pâque hebdomadaire*, pivot cosmique du dimanche chrétien ? Poser la

question n'est pas la résoudre, mais tenter seulement de la porter courageusement.

3. Evolution du « style » des célébrations eucharistiques

Jusqu'ici nous ne sommes pas entrés dans les célébrations elles-mêmes, mais seulement dans ce qui constitue leurs conditions de possibilité. Il faut maintenant nous demander « ce qui se passe » dans la messe lorsqu'on la célèbre. C'est le *comment* de la célébration, tout ce qui contribue à créer un style. Et comme pour l'homme, — le style, c'est la messe même — oserait-on dire d'un point de vue pastoral ! Nous allons proposer quelques constats dans l'ordre de l'évolution des célébrations. Là encore, on nous pardonnera le schématisme de nos propos, du moins nous l'espérons, car il s'agit de saisir des contrastes. Si l'on compare les célébrations d'aujourd'hui avec celles d'il y a seulement dix ou quinze ans, on peut dire que l'on se trouve devant des célébrations :

— Moins *hiératiques et hiérarchiques* et plus *communautaires*.

Il serait facile de se rappeler les célébrations de nos grand'messes avec diacres et sous-diacres, la distance entre le célébrant et les fidèles, l'autel avec le prêtre dos au peuple, la langue ésotérique, etc... Aujourd'hui nos Eucharisties symbolisent davantage le « corps du Christ » qui est l'Eglise en train de célébrer. Il suffit de noter cette évolution, en ajoutant cependant la conséquence : nos Eucharisties réclament normalement aujourd'hui l'intervention de « ministres » plus nombreux et plus diversifiés. Ceux-ci signifient par là que l'ensemble du corps des fidèles est responsable de la célébration par leur participation active.

— Moins « *religieuses* » et plus *évangéliques*.

Expliquons-nous sur ces appellations sans doute discutables. Nous voulons dire que nos célébrations ont sans doute perdu quelque peu l'attrait d'un sacré fait de respect et de distance, de silence devant l'inconnaissable, de genuflexions et de *tremendum*. Aujourd'hui le prêtre est plus proche, on voit tout ce qu'il fait. L'Eucharistie est moins le signe de la distance sacrée que de la

proximité du Dieu de l'Alliance : Jésus passant dans le monde en faisant le bien, et annonçant la Bonne Nouvelle. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'une atteinte à la transcendance. Cependant, il est vrai qu'en devenant moins ritualistes, mais aussi moins visuelles, nos Eucharisties sont du même coup plus bavardes.

— Moins « *sacrificielles* » (dans un sens de religion païenne) et plus « *christiques* ».

Bien entendu, nous ne laissons pas entendre que nos messes ne sont pas de vrais sacrifices. Paradoxalement, on pourrait montrer que nos nouvelles prières eucharistiques font davantage allusion au « sacrifice ». La nuance, perceptible dans l'évolution, serait plutôt celle-ci : alors que dans les sacrifices païens, l'objet du sacrifice est considéré comme une sorte de « chose » offerte à la divinité pour l'apaiser, dans le sacrifice chrétien il n'y a jamais que Jésus « offert et offrant » une fois pour toutes, Jésus qui, par l'Eucharistie, unit à son sacrifice celui de l'Eglise et de l'humanité. Sans rien effacer de la différence entre Dieu et l'homme, ce qui est célébré c'est l'Alliance entre Dieu et l'humanité par l'oblation du corps et du sang de Jésus, oblation qui devient celle du Christ total, tête et membres. Il n'y a pas un intermédiaire sacré entre Dieu et nous ; il y a Jésus mort et ressuscité, qui par la médiation de son corps s'unit tous les chrétiens « pour en faire une vivante offrande à la louange de la gloire du Père ».

— Moins *eschatologiques* (un « autre » monde) et plus *transfiguratrices du présent*.

Longtemps, l'Eucharistie a été proche du viatique, même au cours d'une existence qui n'était pas directement menacée. C'est la messe comme anticipation du ciel, de l'au-delà de ce monde. Sans renier l'essentiel de cette visée, nos célébrations ont évolué dans le sens d'une eschatologie moins extra-terrestre, plus actualisée dans la vie quotidienne et dans l'œuvre du monde, avec les risques d'un éventuel et nouveau moralisme. Dieu n'est plus seulement dans un ciel où il nous attendrait. Il est avec nous, en Jésus Christ, pour construire l'avenir du monde et lui donner une figure plus humaine et plus évangélique. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, puissent naître des conflits entre ceux qui célèbrent. Y aura-t-il, *avant* de faire l'eucharistie, un accord

nécessaire sur la façon d'envisager l'avenir du monde et donc d'y rendre visible le signe de l'Utopie chrétienne, la seule qui soit fondée dans la promesse du Royaume ? Ainsi apparaîtront des différences et des clivages autrefois gommés⁴.

Nous arrêtons ici la liste des constats. Il est temps d'essayer de proposer un « cadrage » qui permette de lire cette situation et si possible d'éclairer un peu l'avenir.

II. ESSAI DE « CADRAGE »

POINTS DE REPERE POUR SITUER L'EVOLUTION DE LA PRATIQUE EUCHARISTIQUE

Notre propos est modeste. Nous voudrions dresser quelques coordonnées permettant de repérer les évolutions constatées. Pour ce faire, nous allons référer la célébration à quelques paramètres qui sont toujours à l'œuvre dans l'assemblée chrétienne. Nous serons alors en mesure de proposer quelques critères de discernement théologique⁵.

4. Nous espérons n'avoir pas trop forcé le mouvement de l'évolution. En toute loyauté, il faudrait présenter ici les phénomènes de résistance à cette évolution. Notons-en trois qui méritent d'être pris en considération. Résistance de la paroisse : le *territorial* a encore un sens ; de plus, c'est encore là que l'on trouve le plus de prêtres « disponibles » et c'est le seul lieu décisif de perception des finances. Autre phénomène de résistance : le retour du *religieux*, coïncidant avec un certain « retour de Dieu », d'où l'attachement au clocher, la sécurité offerte par des lieux ouverts à tous, l'attraction de célébrations hiératiques (par exemple celles de l'Orthodoxie). Enfin, résistance ou maintien de certains *aspects dits traditionnels* de l'Eucharistie : on reste attaché aux gestes et aux chants de son enfance. Certains chrétiens identifient alors la messe d'autrefois à la messe de toujours. On se heurte ici à l'intelligence de la tradition dans le catholicisme : mouvement de retour en arrière ou mouvement de récapitulation du passé pour ouvrir un avenir ? Ce qui va se passer dans les années à venir sera assez déterminant sur ce point.

5. Le rapport de Mgr Coffy, à la dernière assemblée de Lourdes « Eglise assemblée, dimanche » a présenté l'essentiel sur un plan théologique et christologique. Nous aimerions apporter ici quelques compléments d'ordre anthropologique et culturel, intimement mêlés à la théologie.

1. Les « paramètres » de la constitution des assemblées chrétiennes

a) *Énoncé des paramètres*

La question peut se formuler simplement : que faut-il pour faire une assemblée chrétienne ? Ou encore : quels sont les paramètres qui entrent dans sa constitution ? Nous en retenons quatre. Pour faire une assemblée chrétienne :

1. Il faut des *agents convocateurs*, c'est-à-dire un « personnel » ecclésial ou encore des ministres. Ils sont la jointure entre l'Eglise dont tous sont responsables et l'Eglise qui a charge de convoquer, sans quoi rien ne se passerait.

2. Il faut une *plateforme humaine de convocation*. On ne convoque jamais le monde entier, mais un peuple *déterminé*. A partir de quelle réalité humaine se fait la convocation : un lieu physique, un territoire, un groupe social... ?

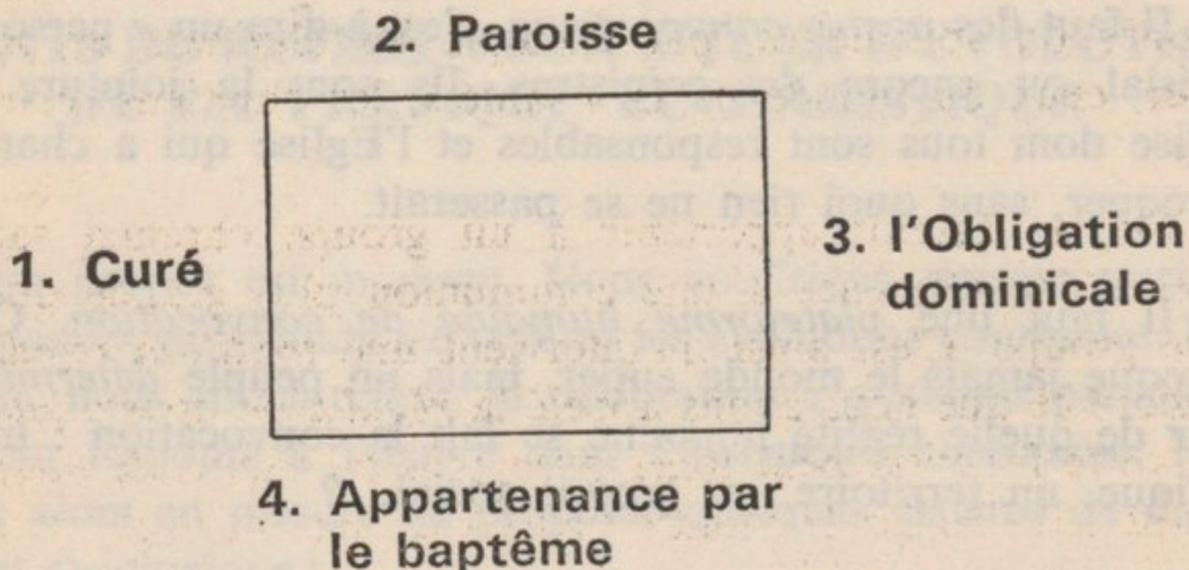
3. Il faut une *Tradition régulatrice*, que nous appellerons la Tradition apostolique. Aucun groupe n'est chrétien seulement parce qu'il se dit chrétien : il faut qu'il soit reconnu comme tel. Par qui ? sinon par une Tradition vivante, représentée par des responsables (évêques) et une fidélité au témoignage originel (Ecriture) dans la continuité d'une Histoire (celle de l'Eglise).

4. Il faut enfin qu'il y ait une réponse des convoqués. Autrement dit, il faut que ceux qui se reconnaissent chrétiens dans la dispersion aient des motifs de se rassembler. Cette motivation, nous l'appellerons *l'appartenance à l'Eglise*. Celui qui n'a pas conscience d'appartenir à l'Eglise n'aura pas envie de se rassembler avec d'autres.

Il semble que ces quatre paramètres, sous bénéfice d'inventaire, soient toujours à l'œuvre dans les rassemblements d'Eglise, y compris donc les rassemblements eucharistiques. Voyons ce qu'ils sont devenus dans la période de « chrétienté » et ce qu'ils deviennent aujourd'hui.

b) *La situation de chrétienté*

Dans la situation de chrétienté, on peut dire que ces quatre paramètres forment un *quadrilatère classique*. Au niveau de l'assemblée locale, tout l'espace de l'Eglise et de sa signification pour un monde sacré tient entre les quatre côtés de ce quadrilatère : le curé, la paroisse, l'obligation dominicale et l'appartenance par le baptême. L'eucharistie dominicale surplombe et encadre, mystérieusement et sociologiquement, la totalité de l'Eglise et de la société, appelées au Royaume.



D'une certaine manière, on peut dire qu'en chrétienté, le rapport « Eglise-assemblée dimanche » est homogène au rapport « Eglise-société-Royaume », car l'Eglise est coextensive au monde, et l'assemblée dominicale coextensive à l'Eglise dans le signe sacré de l'eucharistie. Aujourd'hui, ce système a craqué. Est-ce à dire que les paramètres ne fonctionnent plus ? Nous voudrions montrer qu'ils ont évolué. Nous allons voir comment.

c) *Evolution des paramètres du rassemblement ecclésial*

Notre hypothèse est celle-ci : s'il est vrai que les paramètres du rassemblement ecclésial demeurent, chacun d'entre eux est affecté aujourd'hui d'un coefficient d'évolution. Chaque paramètre peut ainsi évoluer entre deux positions extrêmes, voire antinomiques, avec de nombreuses positions intermédiaires possibles. Dans ces conditions, le quadrilatère du rassemblement ecclésial devient une réalité souple et mouvante, comme on peut

s'y attendre en période de mutation. Donnons quelques indications sur cette évolution.

— Pour ce qui concerne *les agents convocateurs* (ou le personnel ecclésial), le système peut évoluer entre le rôle uniforme du *curé*, qui a tous les pouvoirs, et la gestion de *la communauté* par elle-même (tous responsables ?), avec toutes les formes intermédiaires des divers ministères ou services institués.

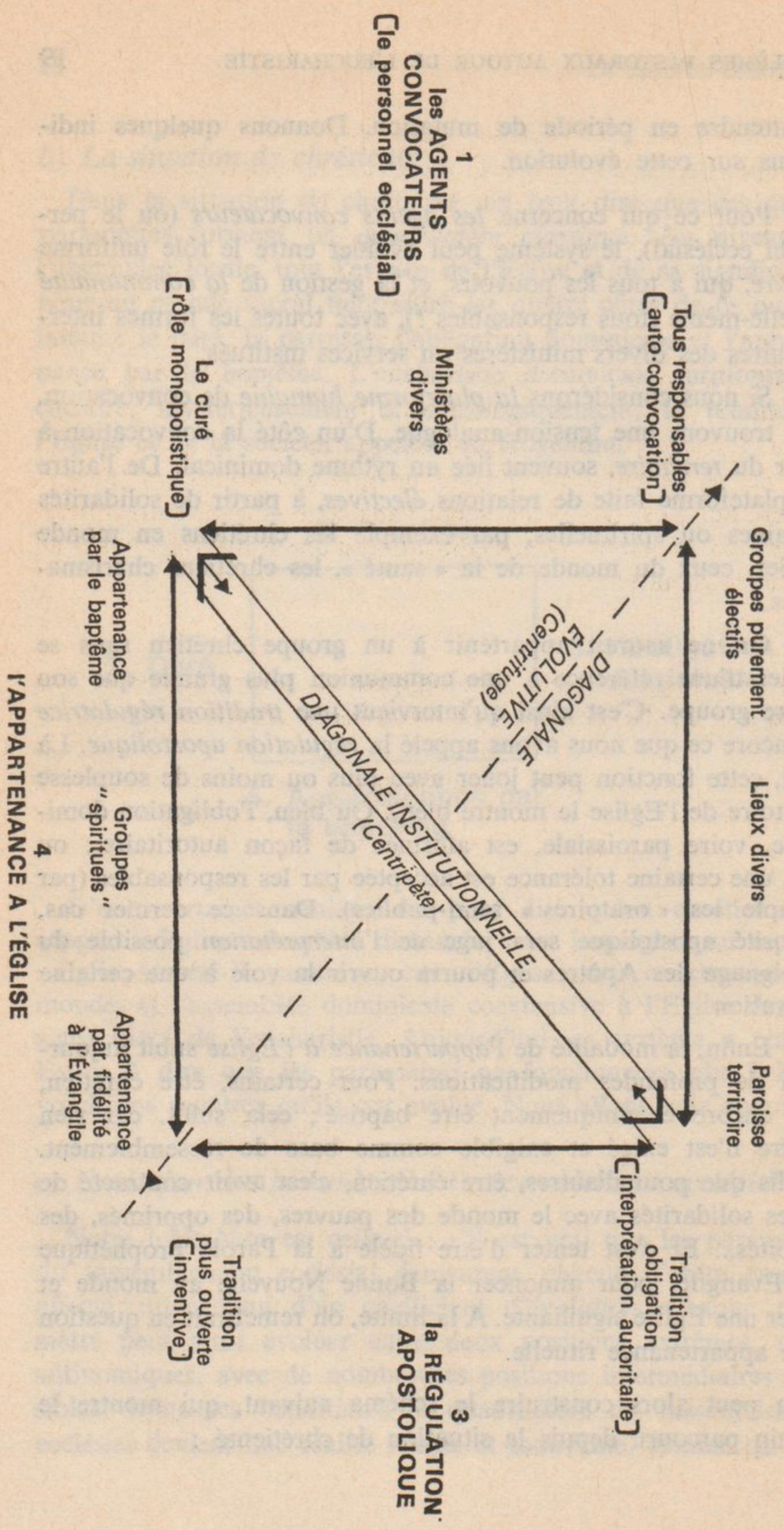
— Si nous considérons *la plateforme humaine* de convocation, nous trouvons une tension analogue. D'un côté la convocation à partir du *territoire*, souvent liée au rythme dominical. De l'autre une plateforme faite de relations *électives*, à partir de solidarités humaines ou spirituelles, par exemple les chrétiens en monde ouvrier, ceux du monde de la « santé », les chrétiens charismatiques...

— On ne saurait appartenir à un groupe chrétien sans se soucier d'une référence à une communion plus grande que son propre groupe. C'est ainsi qu'intervient une *tradition régulatrice* ou encore ce que nous avons appelé la *régulation apostolique*. Là aussi, cette fonction peut jouer avec plus ou moins de souplesse (l'histoire de l'Eglise le montre bien). Ou bien, l'obligation dominicale, voire paroissiale, est affirmée de façon autoritaire ; ou bien, une certaine tolérance est acceptée par les responsables (par exemple les « oratoires » semi-publics). Dans ce dernier cas, l'autorité apostolique sera juge de l'*interprétation* possible du témoignage des Apôtres et pourra ouvrir la voie à une certaine innovation.

— Enfin, la modalité de l'*appartenance à l'Eglise* subit aujourd'hui de profondes modifications. Pour certains, être chrétien, c'est encore et uniquement être baptisé ; cela suffit, car rien d'autre n'est exigé et exigible comme base de rassemblement. Tandis que pour d'autres, être chrétien, c'est avoir contracté de réelles solidarités avec le monde des pauvres, des opprimés, des exploités... Et c'est tenter d'être fidèle à la Parole prophétique de l'Evangile, pour annoncer la Bonne Nouvelle au monde et édifier une Eglise signifiante. A la limite, on remettrait en question toute appartenance rituelle.

On peut alors construire le schéma suivant, qui montre le chemin parcouru depuis la situation de chrétienté :

la plateforme de CONVOCATION²



A considérer ce schéma, sans doute incomplet et trop théorique, on s'aperçoit que les *diagonales* constituent comme une sorte de figure symbolique de la tension vécue actuellement par l'Institution. En effet, l'une des diagonales, que l'on peut appeler la *dorsale institutionnelle* s'appuie encore sur le quadrilatère de chrétienté (curé, paroisse, obligation, baptême). Elle représente une force centripète, celle qui empêche l'institution d'éclater. L'autre diagonale pourrait s'appeler la diagonale des *forces d'évolution* ; elle est de nature centrifuge par rapport à l'Institution. Puisque ces deux diagonales se croisent, il serait intéressant de se demander si l'enjeu de nos assemblées chrétiennes aujourd'hui n'est pas précisément dans cette tension entre l'Institution et la prophétie, pour l'édification d'une Eglise-sacrement au milieu du monde.

2. Quelques « critères théologiques », pour discerner les limites de l'évolution des assemblées chrétiennes

A partir des éléments d'analyse que nous avons proposés, il est possible — non pas de dessiner l'avenir des assemblées chrétiennes — mais de dire à *quelles conditions* cet avenir est possible, si l'on espère que des assemblées diversifiées sont nécessaires à la vie de l'Eglise. Nous parlerions volontiers à ce sujet de *tensions régulatrices*, entre des limites extrêmes. Reprenons cette notion, en l'appliquant à chacun de nos paramètres.

1. Il faudra d'abord que soit assurée une tension effective et féconde entre la responsabilité des *ministres ordonnés* et la responsabilité des *communautés chrétiennes* ou des groupes d'Eglise. C'est dire que nous sommes encore loin d'avoir mis en œuvre des responsabilités efficaces s'exprimant par des ministères diversifiés. Il en résulte un raidissement aux deux extrêmes : d'un côté, certains pasteurs durcissent leur position par crainte de perdre « ce qui leur reste de ministère » ; de l'autre, des communautés caressent le rêve de l'abolition de tout rôle et de toute fonction, et l'on assiste à l'effondrement de beaucoup d'initiatives aux débuts prometteurs. Redisons en bref la double menace qui plane sur nos assemblées : toute communauté soumise à un ministre unique et uniforme est condamnée à l'asphyxie ; toute

communauté sans ministères organisés est vouée à la dissolution. Pour reprendre positivement le slogan des évêques français à Lourdes, traduisons « tous responsables » par « organisons ensemble et rapidement la responsabilité diversifiée de quelques-uns »⁶.

2. Il faudra ensuite favoriser et accepter une *diversité de plateformes* de convocation ecclésiale. Il ne semble plus possible de conserver un modèle unique et uniforme, à partir du territoire. La situation a déjà beaucoup évolué ; citons : les équipes d'Action catholique, les groupes spirituels, les communautés de base, les groupes catéchuménaux, etc... Ici, la tension à respecter semble se situer entre l'hétérogénéité du groupe (devenue parfois insignifiante) et l'homogénéité excessive (devenue sectaire). Le « tout-venant » rassemblé sur un territoire peut dériver vers le magma, tandis que telle cellule de « chrétiens socialistes » peut exclure tout autre légitimité chrétienne que celle qui se réfère à l'option révolutionnaire. Certes, il est difficile de dire où se trouvent les limites. On peut cependant affirmer positivement que l'édification de la *communio* ecclésiale (et donc la vérification des critères d'ecclésialité) ne sera possible que s'il existe des *communications institutionnelles* (organisées) entre les divers groupes ecclésiaux. Sinon, les communautés sont menacées d'atomisation ou de sclérose.

3. Il faudra encore trouver une modalité nouvelle de la *régulation apostolique* des assemblées. Le laisser-faire et la crispation sont l'un et l'autre destructeurs de l'Eglise. La fonction épiscopale est amenée, aujourd'hui, à vivre une tension féconde entre *l'accueil* de la Tradition (y compris, d'abord celle qui est consignée dans l'Ecriture) et son *interprétation* ou sa *relecture* pour l'Eglise et les temps d'aujourd'hui.

Autrement dit, les rassemblements chrétiens ne peuvent être livrés à l'arbitraire, mais — réciproquement — leur régulation ne peut se contenter de prescriptions obligatoires (par exemple uniquement à cause d'une ancienneté conçue de façon littérale).

6. Ce rappel bien connu est essentiel, si l'on veut éviter les abus du *cléricalisme* toujours renaissant, qu'il soit de type progressiste ou de type « rétro » ; la période post-conciliaire l'a déjà suffisamment montré.

L'Eglise n'est liée que par la liberté souveraine de Jésus-Christ et de son Esprit. La régulation apostolique ne peut donc chercher ses normes seulement dans le passé ; elle doit aussi faire droit aux virtualités nouvelles de l'Événement de Jésus ressuscité dans le monde actuel. Il va sans dire que le traitement de l'obligation dominicale, dans les années à venir, sera décisif. Une certaine image de l'Eglise et une certaine idée de la liberté religieuse en dépendront.

4. Il faudra enfin rendre compatibles les diverses façons *d'appartenir à l'Eglise*. Nous rejoignons ici le thème de la sacramentalité de l'Eglise. La tension se trouve entre les deux extrêmes que voici : une appartenance purement rituelle et quasi automatique (où la foi n'aurait aucune place) et une appartenance purement évangélique et militante (où le rite initiateur n'aurait plus de raison d'être).

C'est la visibilité de l'Eglise qui se joue ici : une visibilité de nature sacramentelle, dans laquelle se rencontrent mystérieusement les comportements évangéliques révélateurs de la Bonne Nouvelle pour le monde et la grâce du Christ qui seule peut « justifier » l'homme. Tension délicate entre des appartenances plus ferventes ou plus coûteuses (celle des militants, par exemple) et des appartenances plus modiques et cependant nécessaires pour qu'il y ait un peuple (nous pensons à la Religion populaire, d'extension plus massive et non élitiste), sans oublier tout l'entre-deux. Jamais la solidarité n'est apparue aussi nécessaire entre ces diverses manières d'appartenir à l'Eglise afin qu'elles communiquent entre elles et se confortent mutuellement.

Ainsi s'achève notre cadrage théorique. On peut prévoir d'avance qu'il est vulnérable. En particulier, il pourra être récupéré ou violemment rejeté comme « centrisme ». Mais, tenter de vivre l'Eglise avec Jésus comme « centre » est peut-être une entreprise impossible à récuser, pourvu que Jésus ne soit jamais le prisonnier de nos schémas et de nos projets. Il est temps, maintenant, d'en venir aux problèmes plus concrets de célébration eucharistique et de chercher à ouvrir les questions pastorales⁷.

7. On aura remarqué une curieuse dissymétrie dans notre exposé. Nous avons retenu *trois* constats et *trois* questions ouvertes, et tout notre

III. LES QUESTIONS OUVERTES A PROPOS DES CELEBRATIONS EUCHARISTIQUES

Nous sommes maintenant en mesure de reprendre les constats que nous avons faits dans notre première partie et compte tenu du cadrage théologique, d'examiner les questions ouvertes par les pratiques eucharistiques actuelles, dans notre Eglise. Notre plan sera des plus simples : *Où* peut-on célébrer ? *Quand* peut-on célébrer ? *Comment* et *quoi* célébrer ? Nous savons d'avance que nous n'examinerons pas toutes les questions qui peuvent se poser à partir de ces interrogations foisonnantes.

1. Un problème d'« insertion humaine » des assemblées eucharistiques

(L'Eglise de la « Communion »)

a) Analyse de la situation

Parler d'insertion humaine, c'est peut-être déjà prendre une option trop limitée. En réalité, si l'Eucharistie peut être « insérée » dans une réalité humaine (comme de l'extérieur), elle peut aussi être « appelée » par cette réalité humaine. Dans cette nuance, se trouve déjà le germe d'un conflit ou au moins d'une difficulté. Restera toujours la question de savoir à quel moment et pour quel rassemblement, humain et chrétien, l'Eucharistie est *possible*, souhaitable, voire prescrite. Examinons le rapport entre Eucharistie et groupes humains.

cadrage théorique tourne autour de *quatre* éléments essentiels (les paramètres). Cette distorsion est pour une part intentionnelle. En effet, nous avons peur qu'un excès de symétrie rende notre exposé par trop systématique. Grâce au décalage ainsi maintenu, nous pouvons espérer que notre réflexion laissera beaucoup d'espaces blancs ou encore beaucoup de place pour une réflexion plus poussée et une action pastorale plus libre. Nous craignons toujours une théologie qui pêcherait soit par défaut : elle ne critiquerait pas assez, soit par excès : elle prescrirait par trop l'action pastorale.

Eucharistie et groupe social

On a coutume de dire que l'Eucharistie est le sacrement de l'universel ou encore de l'Eglise universelle, ce qui semble bien fondé en théologie. Mais l'Eucharistie est toujours faite par et pour un groupe « déterminé ». Dès lors, elle peut privilégier deux aspects différents de ce groupe social :

— Ou bien le groupe social est, en principe, *indifférencié*, c'est-à-dire hétérogène et ouvert à tous. On dira, dans ce cas, que le groupe qui célèbre, par exemple à partir du territoire, est une *image* de l'universalité de l'Eglise, en raison de sa diversité interne (les enfants et les adultes, les riches et les pauvres, etc).

— Ou bien le groupe social est *sélectif*, c'est-à-dire homogène. S'y rencontrent des gens d'une même culture, d'une même classe sociale, ou d'une même option idéologique (avec toujours un minimum de diversités et de tensions). On dira, dans ce cas, que le groupe qui célèbre doit, d'une manière ou d'une autre, *être ouvert* à l'universel, donc être capable d'éclater pour reconnaître l'Eglise ailleurs qu'en lui-même.

Jusqu'ici notre réflexion demeure très sereine. Et pourtant, elle s'avère aujourd'hui très vulnérable et très contestée.

Des conflits de solidarité

Nul n'ignore que les groupes non-territoriaux ou non-paroissiaux qui célèbrent l'Eucharistie ne sont pas prêts aujourd'hui à se fédérer, sous une bannière plus large, afin de donner avec d'autres le témoignage d'une Eglise universelle, une et diverse. L'analyse socio-politique est en effet passée par là. Qu'en résulte-t-il ?

— D'une part, il est assez facile de dénoncer le caractère faussement universel des groupes bigarrés de paroisse, ou même de certains groupes « spirituels ». En réalité, dira-t-on, ce sont des groupes marqués politiquement : il s'agit de la classe moyenne, plus ou moins « montante » ! Par conséquent, il s'agit d'un groupe humain bien déterminé et qui a accepté, sans le vouloir toujours, de jouer le jeu de l'« idéologie dominante ». Si donc l'on est conséquent avec soi-même et si l'on sait que le choix politico-idéologique est inévitable, alors il faudra avoir le

courage de rompre avec des groupes dits apolitiques, comme il faut savoir rompre avec des compromissions qui vont contre l'Évangile. L'assemblée qui célèbre son Seigneur ne peut être, en fait, que partisane. Ici, *la solidarité humaine* (sociale, politique et... « évangélique ») est première, déterminante : une sorte de passage obligé.

— D'autre part, il est non moins clair que là où la convocation eucharistique est adressée à un chrétien, au nom de sa foi et de son baptême (sans tomber pour autant dans l'individualisme), cette convocation comporte une exigence fondamentale : elle ne doit pas faire « acception des personnes », et donc elle se doit d'accueillir le frère, fut-il un ennemi de classe (plus ou moins conscient, plus ou moins déclaré). En toute bonne foi, les chrétiens, qui vont rejoindre un groupe en principe « ouvert à tous », estiment que *leur solidarité ecclésiale* passe avant toutes les autres, comme une sorte d'*a priori* de la foi. Cette solidarité ecclésiale est, à elle seule, la légitimation d'un rassemblement hétérogène, même s'il faut payer cela par la soumission à une idéologie dominante ou même si l'on risque de commettre des abus de pouvoir au nom de la cohésion chrétienne (par exemple, étouffer la voix de la justice sociale, au cours d'une célébration).

Si tels sont les termes du conflit, sommes-nous au rouet ; dans l'incapacité de dépasser deux conceptions antinomiques du rassemblement eucharistique ?

Une voie ouverte ?

Une telle situation conflictuelle ne peut être vécue et négociée que grâce à *une dynamique*. On pourrait alors admettre le principe suivant : *introduire l'Eucharistie dans un groupe, c'est toujours faire éclater les limites ou les satisfactions de ce groupe*. L'Eucharistie, comme mystère du Christ, est un ferment qui fait sauter le carcan des certitudes englobantes, pour accepter finalement d'être « englobé » dans la réalité qui nous dépasse et qui nous unit dans nos oppositions. Par exemple, *l'analyse politique* peut fermer le groupe sur lui-même ; l'Eucharistie lui rappelle, en acte, que cette analyse est elle-même englobée par la transcendance inouïe du mystère du Christ (qui a percé les portes de la mort). Dans l'autre sens, le groupe *hétérogène* peut se croire, tranquillement, une image adéquate ou sacralisée de l'unité dans

le Christ ; l'Eucharistie vient lui rappeler, en acte, que cette unité empirique doit craquer sans cesse, pour laisser la place à l'exigence indéfinie de justice évangélique et d'ouverture à l'au-delà de ce groupe.

On en viendrait alors aux propositions suivantes, qui se veulent nécessairement modestes :

— Là où le groupe chrétien se veut et se croit *hétérogène* et donc image de l'universel, là où la convocation semble venir d'en-Haut, il est nécessaire à ce groupe d'éclater, de produire autre chose que lui-même. Il est remarquable, par exemple, que, dans ses beaux jours, la paroisse ait toujours produit de la « non-paroisse » (quantité de groupes différenciés qui se sont détachés d'elle, pensons à la première Jeunesse ouvrière chrétienne). On en dirait autant des groupes charismatiques, qui auront porté leur fruit lorsqu'ils produiront des communautés sans « appellation contrôlée » ou lorsqu'ils auront dévoilé leurs conflits internes inévitables.

— Là où le groupe chrétien se veut d'abord *homogène*, socio-politiquement, là où la convocation semble venir d'en bas (à partir de la vie !), il lui est nécessaire de s'ouvrir à l'ennemi, à celui qui peut le faire mourir et qui pourtant se dit légitimement chrétien. Sinon, à quoi bon annoncer la mort du Seigneur ? Serait-elle devenue inutile ou à remettre à plus tard ? Nous pensons, par exemple, aux groupes de chrétiens en classe ouvrière. Il semble qu'un tel groupe doive non pas tolérer mais rechercher des médiations ecclésiales lui permettant de s'ouvrir, dès maintenant, à d'autres chrétiens.

b) Trois conséquences

1. Le « salut » de la *paroisse* dans l'avenir, — compte tenu de la pénurie progressive et du vieillissement des prêtres — n'est pas dans un repliement sur soi, mais dans son ouverture. La paroisse de demain sera sans doute plus large (territorialement), une sorte de « lieu » d'Eglise où se vérifiera l'authenticité catholique des groupes chrétiens les uns par rapport aux autres et où se vivra encore l'appartenance à l'Eglise la plus modique (parce que beaucoup de gens n'ont pas le temps de faire davantage). Les

paroisses, comme lieux d'Eglise, significatifs de la communion dans la liberté et la diversité⁸.

2. Les *groupes chrétiens* qui naissent ou qui se développent auront besoin d'une valorisation *institutionnelle*, de plus en plus nécessaire. Par là, nous entendons qu'ils soient « reconnus », protégés (à cause de leur fragilité même, comme le recommande saint Paul aux Corinthiens : « les membres du corps que nous tenons pour les plus faibles sont les plus nécessaires », 1 Cor 12, 22) et qu'ils puissent user des moyens institués par lesquels l'appartenance à l'Eglise est officiellement déclarée (référence au Credo, usage des sacrements, ministères). En effet, tant que ces groupes nouveaux manquent de moyens institutionnels, ils demeurent sauvages et agressifs, ou bien ils disparaissent faute de médiations pour la communion ecclésiale. Nous pensons au monde ouvrier certes (encore qu'il soit épiscopalement — pour l'instant — assez reconnu en France), mais aussi à quantité d'initiatives extrêmement vulnérables. Sans cet effort, il n'y aurait bientôt plus que de vieilles institutions, régies par des ministres âgés. Il faut donc souhaiter que circulent entre groupes beaucoup d'éléments de « reconnaissance chrétienne ». Car la rançon de la reconnaissance, c'est l'exigence de communion.

3. Enfin la question qui va se poser et que nous retrouverons plus loin est celle-ci : *l'Eucharistie* est-elle *souhaitable* à tous les niveaux et dans tous les groupes ? Depuis quelques années, c'est vrai, l'Eucharistie-minimum, autrefois réservée au prêtre seul dans sa chapelle ou son église, est devenue l'apanage des petits groupes et des petites équipes. L'Eucharistie est devenue très « portative ». On peut au moins s'interroger sur ce fait ambigu. Car, lorsque l'Eucharistie « descend » dans la singularité d'un groupe, ou bien elle l'aide à s'élargir ou bien elle s'y enferme. Certains pensent que l'Eucharistie devrait être moins « répandue », et par conséquent qu'un effort de communion préalable soit requis pour pouvoir la célébrer⁹. Mais, d'un autre côté, une telle condition peut devenir un redoutable moyen de pression pour le

8. Nous renvoyons au numéro « Les paroisses, mort lente ou renouveau », *Lumière et Vie* (123), juin-juillet 1975.

9. On remarquera la parenté de ce problème avec celui de l'œcuménisme.

pouvoir, car le peuple ne doit pas mourir de faim. Ni multiplier indéfiniment les tables, ni couper le ravitaillement. On nous pardonnera ces formules imagées. Elles ont l'avantage de mettre le doigt sur la difficile négociation qui nous attend et qui trouvera sa solution, peut-être, dans une régénération nouvelle des ministères.

2. « Rythme », temps et cadences de la célébration eucharistique

(L'Eglise de l' « événement »)

Quand se rassembler pour célébrer la Pâque du Seigneur ? Voilà une question apparemment réglée, au niveau des prescriptions de l'Institution ecclésiale. Et pourtant les faits que nous avons constatés montrent que cette question demeure ouverte. Essayons de voir plus clair, dans la situation actuelle.

a) *Un impératif : pas d'Eglise sans assemblée*

L'Eglise est une réalité complexe. Depuis que Jésus ressuscité a donné naissance à des croyants, par la force de son Esprit, l'Eglise pré-existe mystérieusement à toutes ses réalisations concrètes. Cependant, dans le tissu de l'existence ou dans la trame du temps, il faut que l'Eglise advienne, qu'elle surgisse, qu'elle se donne un visage, qu'elle « prenne corps » pour signifier visiblement le corps du Christ et pour l'accueillir « en mystères » (pour reprendre l'expression d'un saint Léon).

Pas d'Eglise sans assemblée ! Pas d'Eglise sans l'événement du rassemblement et finalement pas d'Eglise sans l'événement liturgique de la Pâque actualisée, ici et maintenant, pour tel groupe ou telle communauté.

Allons plus loin. Certes, il n'y a pas d'Eglise sans assemblée. Mais parmi les diverses assemblées chrétiennes, il y a le repas *pascal*. Il faudrait donc ajouter : pas d'Eglise sans assemblée *eucharistique pascalle*. L'existence de l'Eglise est donc suspendue à un Événement-source (la Cène, la Croix, la Glorification), sans lequel la communauté ecclésiale ne serait qu'un *consensus* volontariste ou idéologique. S'il y a des *rythmes* dans les assemblées chrétiennes, c'est avant tout pour une *régénération* permanente

des groupes chrétiens dans l'Acte sauveur de Jésus. Les rendez-vous eucharistiques sont une manière de scander le temps, de sorte qu'apparaisse la *continuité* du mystère du Christ dans le temps de l'Eglise. Bref, le rassemblement eucharistique témoigne, de toute manière, du rapport de la communauté à la Pâque du Christ, afin que s'accomplisse la Pâque de l'Eglise. L'Eglise doit régulièrement « faire ses Pâques ».

b) Une dislocation et une remise en cause

Les principes énoncés ci-dessus pourraient avoir une application juridique très simple : tout groupe chrétien, qui se veut d'Eglise, doit célébrer la Pâque hebdomadaire, le dimanche, jour du Ressuscité. Et cela a été vrai, en principe, pendant des siècles.

Or, nous l'avons vu, une dislocation est en train de s'opérer. Elle n'est pas d'abord une réaction négative ou l'effet d'une perte de la foi, mais un phénomène culturel. Le dimanche éclate de trois manières :

— Il éclate du côté du *sabbat*, il tend à se répandre du vendredi soir au dimanche soir (les embarras de voitures sont là pour le prouver). Le dimanche, comme temps de repos (obligatoire) est passé de vingt-quatre à quarante-huit heures, lesquelles sont jugées indispensables pour se remettre de la fatigue et vaquer à des travaux détendants.

— Il éclate du côté de *la semaine*. De même que, dans la vie profane, les grandes décisions (sauf exceptions) ne se prennent pas le dimanche, certains groupes chrétiens ne sont *sûrs* de se revoir et de célébrer sérieusement l'Eucharistie que lors d'un jour de semaine. Que l'on songe à la programmation mensuelle de certaines équipes, pour lesquelles les dates sont prises dès le début de l'année !

— Il éclate enfin au profit de *rythmes plus larges*, mensuels ou trimestriels. Dans la mesure où le dimanche devient plus sabbatique et moins sacré, on peut s'attendre à ce que soient recherchés des rythmes de célébration plus larges que la semaine, mais aussi plus marquants. On est à la recherche d'une *festivité* dominicale, moins répétitive, moins facilement usée.

Cette dislocation, qui échappe en partie aux prescriptions juridiques, nous pose des questions nouvelles et difficiles. Tentons de les clarifier quelque peu.

c) *Quelques pistes de recherche*

Ici comme en bien d'autres points, il semble que la recherche doit se porter sur les *articulations* ecclésiales nécessaires, afin de tenir la Tradition et d'accueillir le monde nouveau. Quand un organisme rigide risque de casser, il doit inventer des articulations pour garder à la fois son ossature et sa souplesse.

Articulations au niveau du rythme « dominical »

Un état de fait s'est établi depuis déjà fort longtemps : beaucoup de chrétiens, qui semblent tenir à l'existence de la messe du dimanche, restent pourtant des non-pratiquants. De cet état de fait, on pourrait tirer quelques conséquences :

— Maintenir la permanence de la « convocation » du dimanche.

Peut-être sommes-nous à une époque où il est illusoire de penser que la totalité des « inscrits » vont se réunir tous les huit jours, dans un même lieu et au sein d'un même groupe. Il y aura toujours des « abstentions ». Il y aura aussi des participants réguliers, le groupe des pratiquants. Dès lors, les pratiquants ne sont pas ceux qui se justifieraient par leurs pratiques, comme le pharisien de la parabole, mais ceux qui acceptent, par leur présence même, d'assurer *la permanence* et de maintenir la réalité *de la convocation hebdomadaire* à la Pâque du Seigneur. L'Eglise est toujours là, réunie en acte, pour appeler les frères.

— Créer des solidarités avec les participants « irréguliers ».

Il fut un temps où le pratiquant irrégulier était montré du doigt comme un mauvais chrétien. La situation change sous nos yeux, elle va même jusqu'à s'inverser. Le groupe des permanents ne doit-il pas désormais être particulièrement accueillant à ceux qui viennent occasionnellement ? On sait l'importance de ce fait pour les dimanches festifs ou pour les fêtes d'obligation.

— Disposer d'un personnel adapté et compétent pour assurer cette permanence et ce service d'accueil.

Nous le disons seulement d'un mot : cette tâche ne peut pas être seulement celle d'un prêtre, mais celle d'une équipe aux ministères variés, qui assurera à la fois la convocation hebdomadaire et la « réussite » des temps forts nécessaire à l'accueil du plus grand nombre. Ces choses sont faciles à dire, et nous connaissons l'essoufflement de certains chrétiens qui se sont déjà usés à ce travail. De plus, il n'y a pas que cela à faire dans l'Eglise. L'enjeu est sérieux : car, si la permanence du dimanche s'effondrait, n'est-il pas à craindre que bien d'autres réalités disparaissent avec elle ?

Articulations entre le « dominical » et le « ferial »

Le problème se complique du fait que des rassemblements eucharistiques ont lieu en semaine et souvent sans rapport avec les lieux paroissiaux (sauf parfois au niveau des prêtres). Il est intéressant toutefois de chercher à articuler les célébrations dominicales routinières (sans aucun sens péjoratif) avec des célébrations de semaine extra-paroissiales. Donnons deux exemples parmi tant d'autres.

— La célébration à propos d'un *événement profane*, qui a marqué un quartier, un milieu social, une ville... Celle-ci aura lieu souvent en semaine. Il est alors important que le rassemblement dominical y fasse écho. Les chrétiens du dimanche sont convoqués à un autre type de rassemblement, plus large, où sera confrontée la foi chrétienne avec tel événement du monde.

— Autre exemple : des *célébrations ecclésiales* pourront être proposées aux chrétiens, au niveau de toute une ville et constitueront, en elles-mêmes, un événement. Le peuple chrétien d'une ville, peuple habituellement dispersé, accepte de se rassembler, pour expérimenter dans la diversité des tribus la montée vers Jérusalem. Il est probable que ce rassemblement aura lieu en semaine, dans un palais des sports, cathédrale provisoire d'un peuple en marche.

Ces quelques réflexions montrent que la vie chrétienne a toujours rapport au temps. Le temps des hommes doit être scandé de diverses manières, si l'on veut que le mystère du Christ soit rencontré et célébré dans toute sa richesse. Peut-être l'avenir de notre Eglise suppose-t-il un *entrecroisement de convocations multiples*, à condition que des nœuds apparaissent, que des articu-

lations fonctionnent ? Le tissu vivant de l'Eglise nous rappellera, à travers ses teintes bariolées, que Jésus a racheté le temps et franchi l'obscurité de l'Histoire par sa Passion bienheureuse.

3. Un problème de « diversité des figures ecclésiales »

(L'Eglise, signe du « salut »)

Nous n'allons pas parler ici de toutes les manières de célébrer possibles ni même des différents styles de célébration. Nous allons plutôt nous interroger sur le rapport *de l'Eucharistie à l'Eglise*¹⁰. Ce rapport concret, tel qu'il est vécu, est responsable d'un certain style. Disons que la manière dont l'Eglise se rapporte à l'Eucharistie lui donne son « style » d'existence dans le monde. « Dis-moi comment tu célèbres, et je te dirai quelle figure tu fais dans le monde... »

a) La question de fond : la fonction ecclésiale de l'Eucharistie

Nous avons constaté, dans notre première partie, un certain glissement dans le style des célébrations. En bref, il nous a semblé — et c'était bien dans la ligne de Vatican II — que l'Eucharistie était plus soucieuse du lien entre *le Christ et l'Eglise au milieu du monde*.

Quelle est donc la « fonction » ecclésiale de l'Eucharistie, s'il est permis de parler ainsi¹¹ ? La réponse est bien connue : l'Eucharistie est la *source* et le *sommet* de la vie chrétienne, mais aussi de la vie de l'Eglise. Autrement dit, pour qu'une Eglise soit, il faut qu'elle puise son énergie originelle dans la Croix et la Résurrection, et qu'elle s'accomplisse dans le Corps et le Sang du Seigneur, afin d'être « consommée » dans l'Amour de Dieu, qui sera tout en tous. En simplifiant les choses, on dirait

10. Il est intéressant de noter que ce rapport est devenu dominant (comme il l'était aux origines chrétiennes) depuis quelques années. Bien entendu, il serait tout à fait faux de penser que, en conséquence, le rapport du Christ à l'Eucharistie elle-même soit devenu secondaire. Ces deux types de rapport sont simplement devenus beaucoup plus solidaires.

11. Nous voudrions exclure l'idée que l'Eucharistie est « réduite » à sa fonction ecclésiale. Il est clair qu'elle transcende cette fonction par son mystère même.

que l'Eglise « bascule » dans le Christ lorsqu'elle fait l'Eucharistie.

Par son existence même, l'Eucharistie crée donc une *tension dans* l'Eglise. Elle met l'Eglise en état de « passage » : puiser à la source pour aller vers le sommet. Une telle remarque présente cependant un risque, car elle s'appliquerait trop aisément à des communautés stables et bien identifiées, disons des communautés traditionnelles.

Dans un monde sécularisé comme le nôtre, il semble que cette fonction ecclésiale de l'Eucharistie puisse être interprétée d'une façon différente. En effet, il y a des groupes d'Eglise « en train de se faire » et il y a des chrétiens au contact permanent avec l'incroyance. Les chrétiens sont eux-mêmes en recherche, dans leurs comportements éthiques et évangéliques, dans l'expression de leur foi...¹² Dès lors, la fonction ecclésiale de l'Eucharistie pourrait jouer un rôle *d'attraction* et *d'appel*, avant d'être effectivement célébrée. Il y a tout un jalonnement de vie ecclésiale, plus ou moins inchoative, nécessaire à la préparation de la fraction du Pain et exigé par cette fraction même. Ainsi donc, une diversité de rassemblements ecclésiaux commence à se dessiner aujourd'hui, pour constituer le signe du Salut à travers le monde.

b) *La figure institutionnelle d'une diversité de rassemblements*

On voit se dessiner, en effet, aujourd'hui et pas seulement dans les intentions, une sorte de dynamique institutionnelle, nécessaire à une Eglise qui accepte de sortir de la chrétienté. Voici comment on pourrait figurer cette dynamique.

1. Il y a d'abord un *centre*, on dirait presque un « cœur », eucharistique *proprement dit*. C'est la célébration de la Pâque, avec les signes du pain et du vin. L'Eglise se convertit en son Seigneur ; elle « passe » en Lui et dans sa charité. Elle s'accomplit en Lui, parce qu'il en est la Source. Nous n'avons pas besoin d'insister longuement sur cette figure classique.

2. Il y a aussi des *assemblées ecclésiales* « eucharistiques », sans messe ou, si l'on veut, sans pain ni vin. On sait que l'Ancien

12. On pourrait parler ici d'Eglise *en genèse*, par contraste avec des groupes ecclésiaux très institutionnalisés et fortement reconnus.

Testament en fournit maints exemples prémonitoires, chaque fois que le peuple s'assemble pour rendre grâce. Aujourd'hui, l'exemple le plus classique est celui des *assemblées sans prêtre*, qui sont des assemblées sans messe. On sait que de telles assemblées cheminent sur une crête difficile entre deux versants toujours attirants :

— Ou bien, elles tendent vers la messe, et l'on est ramené tôt ou tard au problème de l'Eucharistie proprement dite.

— Ou bien, elles se distinguent nettement de la messe, et elles vont du côté d'assemblées originales où des chrétiens rendent grâces et construisent le signe de l'Eglise.

Peut-être ce second versant est-il caractéristique de beaucoup d'assemblées qui pourraient être offertes aux chrétiens ? Aux temps prospères de la chrétienté, il y avait déjà nombre de rassemblements qui n'étaient pas la participation à l'Eucharistie pascale (on se souvient que l'on communiait fort peu).

3. Il y a enfin des assemblées ecclésiales que l'on pourrait appeler *pré-eucharistiques*. Paradoxalement, l'Eucharistie y est présente par son absence. Lieux privilégiés de rencontres inchoatives, de type catéchuménal, très ouvert, sans l'obligation de cheminer vers le sacrement. Lieux de rencontre de chrétiens avec des non-chrétiens, de croyants et d'incroyants. Il est facile d'imaginer les thèmes fondamentaux qui seraient abordés dans de tels rassemblements (et ils le sont déjà) : les problèmes éthiques (la vie, la sexualité...) ; les problèmes socio-politiques (l'organisation de la société confrontée à l'Évangile...) ; les problèmes spécifiquement religieux ou para-religieux (les religions non-chrétiennes, les phénomènes d'attraction des mystiques extrême-orientales...).

c) Une conséquence importante : créer de nouveaux espaces ecclésiaux

On a parlé du « mal français ». Puisque l'expression fait choc, disons qu'il y a aussi un « mal ecclésial ». Le mal ecclésial de nos rassemblements vient peut-être de leur uniformité, selon le modèle eucharistique de la messe. De près ou de loin, tous les rassemblements d'Eglise dont nous héritons ou que nous inventons sont dans le sillage de l'Eucharistie. Dès lors, les inconvénients sont

bien connus : ou bien ces rassemblements sont accusés d'être « récupérateurs » ; ou bien ils excluent.

La théologie de *Lumen Gentium* (Eglise, signe de Salut) n'appelle-t-elle pas la création de nouveaux *espaces d'Eglise*, qui seraient pré-sacramentels ou non-sacramentels (au sens strict du mot sacrement), autrement dit des espaces offerts à ceux qui veulent participer à la vie de l'Eglise, sans avoir accès aux sacrements de l'initiation ou sans les pratiquer nécessairement. Trois précisions pourraient être apportées ici.

1. Ces espaces diversifiés seraient déjà la mise en œuvre d'une certaine *sacramentalité*, voire d'une dimension eucharistique. Les cas sont peut-être beaucoup plus nombreux que nous ne l'imaginons, mais nous sommes obligés institutionnellement de les faire passer par nos sacrements proprement dits. Pensons à l'accueil d'un enfant dans une famille, ou à certaines demandes religieuses pour le mariage, ou encore à certaines manifestations de la Religion populaire, qui passent par des cierges et des ex-voto (lesquelles ne doivent pas trop vite être taxées de magie).

2. Ces espaces d'Eglise, éventuellement distincts physiquement de l'Eglise traditionnelle, devraient être *articulés* avec les actes proprement sacramentels. Car, il semble bien qu'une osmose soit toujours nécessaire, l'Eglise n'étant pas une forteresse close sur elle-même. Sans doute est-il difficile d'imaginer concrètement ces articulations. Mais ne rejoint-on pas ici la préoccupation fondamentale de toute la pastorale *catéchuménale* ?

3. Enfin, il peut arriver que, dans certains cas, les divers niveaux de l'espace ecclésial soient comme figurés dans *des lieux physiques*. Nous pensons par exemple à tel couvent reconverti, à tel noviciat ancien en plein monde rural, ou même à telle église urbaine. Dans ces lieux, qui ont l'avantage d'être publics donc moins électifs, on voit se dessiner, dans les murs eux-mêmes, une sorte de stratification qui n'est pas sans rapport avec l'Eglise comme signe de Salut :

– Un espace d'*accueil* où tout groupe peut venir, quelle que soit son option idéologique ou religieuse. La maison offre ses murs, ses salles, sa verdure, son ambiance.

– Des rencontres de *libre débat* sur des questions fondamen-

tales, entre chrétiens et non-chrétiens. Il s'agit de faire se rencontrer les problèmes des hommes avec l'actualité de l'Évangile.

— Des confrontations ou des *rencontres* fraternelles entre chrétiens de familles spirituelles différentes. Il arrive souvent, en effet, qu'un cadre agréable et un peu loin des lieux conflictuels puisse favoriser une « communion » dans la liberté.

— Enfin des *célébrations* proprement liturgiques et des eucharisties, offertes à ceux qui le désirent. Elles constituent un peu la tête lumineuse de la comète ecclésiale. Elles sont à la charge de tous les bénévoles, mais elles exigent habituellement la présence de « permanents » qui leur donnent un certain style ecclésial.

Ce ne sont que des indications, appuyées sur des réalisations existantes. On se prend parfois à rêver de tout ce que l'on pourrait faire si l'imagination pastorale pouvait se donner libre cours, dans le respect des charismes et des responsabilités de chacun. L'ennui naquit un jour de l'uniformité. Nul doute que la puissance de l'Eucharistie ne donne à notre Eglise de quoi inventer des espaces nouveaux, à la fois tout proches et très loin de l'autel du sacrifice.



L'Eucharistie dans la pastorale, c'est tout cela et bien d'autres choses encore. Nous avons voulu proposer ce petit parcours pour donner une idée des richesses infinies du mystère du Christ. Le jour où l'Eglise a reçu, pour toujours, les paroles mystérieuses du Seigneur sur le Pain et le Vin, elle a accueilli un don inépuisable. Quand le Christ par son Corps fait germer et grandir le Corps ecclésial, il faut s'attendre, avec confiance, à des poussées de croissance étonnantes au milieu du champ du monde, jusqu'à ce que le Maître engrange la moisson.

Henri DENIS